

|| Festival Conversations ||

Delirious Night
Mette Ingvarsten

12 →
Mars 28 2026
Cndc – Angers

Delirious Night

Et si danser était une manière de résister à l'effondrement ? Mette Ingvarsten convoque la nuit, la transe et la joie comme formes de résistance face aux états d'épuisement collectifs.

Déjà invitée au Cndc avec *The Dancing Public*, *Skatepark* et *Rush*, Mette Ingvarsten invente pour *Delirious Night* un espace nocturne où les corps s'abandonnent à l'excès, à la perte de contrôle, à la possibilité d'un vertige partagé. Puisant dans l'histoire des manies dansantes et les rituels festifs contemporains, la chorégraphe questionne la façon dont nos corps, traversés par l'épuisement, l'anxiété et le tumulte du monde, deviennent le lieu d'une décharge, d'un exutoire vital.

Sur scène, neuf danseur-euses et le musicien Will Guthrie déploient une énergie vibratoire portée par la batterie, qui traverse l'espace et active chaque geste. Un espace de célébration s'invente, un moment suspendu où les hiérarchies vacillent. Les corps oscillent entre euphorie et fatigue, fête et fuite, intensité et débordement. Cette nuit accueille les dissonances, les écarts, les états d'excès comme autant de réponses possibles à la crise. *Delirious Night* transforme la scène en zone de soulèvement affectif. Une tentative joyeuse et urgente de danser l'effondrement, pour mieux le traverser ensemble.

Vendredi 27 mars | 20h30

Samedi 28 mars | 20h

T400

Durée: 60 min.

Distribution

Concept et chorégraphie : Mette Ingvarsten

Avec : Dolores Hulan, Júlia Rúbies Subirós, Fouad Nafili, Jayson Batut, Mariana Miranda, Olivier Muller, Zoé Lakhnati, Thomas Bîrzan, Elisha Mercelina

Musique en live et composition : Will Guthrie

Texte et paroles : Mette Ingvarsten, GRLwood, Sari et Romy Lightman

Création lumière : Minna Tiikkainen

Dramaturgie : Bojana Cvejic

Costumes : Jennifer Defays

Coaching vocal et external ear :

Fabienne Séveillac

Directeur technique : Hans Meijer

Ingénierie sonore : Milan Van Doren

Techniciens lumière : Sil Verdickt,

Bennert Vancottem

Techniciens en tournée : Jan-Simon De Lille,

Filip Vilhemsson

Responsable de production et communication :

Rachel Strijdonk

Administration : Joey Ng

Management : Ruth Collier

Mentions

Production : Great Investment vzw

Coproduction : Kaaitheater ;

Kunstenfestivaldesarts ; Festival d'Avignon ;

Kunstencentrum ; VIERNULVIER ;

Charleroi danse, centre chorégraphique de

Wallonie – Bruxelles ; Le Lieu Unique ;

Cndc-Angers ; PACT Zollverein ;

Theater Rotterdam ; La Comédie de Clermont-

Ferrand ; Théâtre National de Bretagne,

Centre Dramatique National Rennes ; Le Quartz,

Scène nationale de Brest ; Festival Madrid en

Danza ; Perpodium

Résidences : Charleroi danse centre

chorégraphique de Wallonie – Bruxelles ; Rosas ;

Le Lieu Unique ; P.A.R.T.S.

Soutenu par : Fondation d'entreprise Hermès

Great Investment est soutenu par : des Autorités

flamandes, La Commission communautaire

flamande (VGC), le Tax Shelter du Gouvernement

fédéral belge et

le Conseil danois des arts

En tournée avec le soutien de Wallonie-Bruxelles

International & du Centre Wallonie-Bruxelles /

Paris aka le vaisseau en Hors-Les-Murs



Mette Ingvarstsen

Née en 1980, Mette Ingvarstsen est une chorégraphe et danseuse danoise, reconnue pour son approche innovante et interdisciplinaire de la danse contemporaine. Elle a étudié à l'école des arts du spectacle P.A.R.T.S. à Bruxelles, où elle a obtenu son diplôme en 2004 et à la Stockholm University of the Arts. Elle vit et travaille à Bruxelles.

Son travail se caractérise par l'hybridité et s'engage dans l'extension des pratiques chorégraphiques en combinant la danse et le mouvement avec d'autres domaines tels que l'art visuel, la technologie, le langage et la théorie. Entre 2009 et 2012, elle crée *The Artificial Nature Series*, dans laquelle elle cherche à reconfigurer, par le biais de la chorégraphie, les relations entre humain et non humain. Naissent alors trois performances dépourvues de présence humaine : *evaporated landscapes* (2009), *The Extra Sensorial Garden* (2011), *The Light Forest* (2010). Elle crée également la série *The Red Pieces* (2014- 2017) qui comprend : *69 positions* (2014), *7 Pleasures* (2015), *to come (extended)* et *21 pornographies* (2017).

Son oeuvre est ensuite marquée par *Moving in Concert* (2019) et *The Life Work* (2021). Ses trois dernières pièces, *The Dancing Public* (2021), *Skatepark* (2023) et *RUSH* (2024) ont chacune été présentées au Cndc.

L'approche de Mette Ingvarstsen explore la relation entre le corps, la sensation, et la perception, souvent en lien avec des questions sociales, politiques et de genre. Cette artiste cherche à créer des expériences qui bouleversent les attentes du public, tout en engageant des discussions sur le corps en tant qu'espace politique et sensoriel.

Entretien avec Mette Ingvarstsen

***Delirious Night* prolonge un travail entamé avec *The Dancing Public*, un solo dans lequel tu cherchais à réactiver les gestes et récits liés aux épidémies dansantes du Moyen Âge. Peux-tu resituer cette recherche ?**

Avec *The Dancing Public*, je me suis intéressée aux manies dansantes apparues au Moyen Âge. Ce qui m'a frappée, c'est la diversité, et parfois la contradiction, des interprétations proposées pour expliquer ces phénomènes. Encore aujourd'hui, on ignore ce qui s'est réellement passé. Mais les récits historiques montrent combien ces événements ont été racontés différemment au fil des siècles, selon les pouvoirs en place et leurs tentatives de les contrôler ou de les réprimer. La théoricienne Kéline Gotman explore justement cette évolution dans son livre *Choreomania: Dance and Disorder*. Elle y analyse les glissements discursifs opérés par l'Église, puis par la médecine moderne naissante, qui imposait peu à peu ses normes. Son travail a été fondamental pour moi, c'est un ouvrage que je relis régulièrement. Ce qui m'interpelle le plus dans ces phénomènes étranges, c'est leur lien avec les périodes de crise. Quand une société est confrontée à des catastrophes, qu'elles soient naturelles, comme des inondations ou des famines, ou sociales, comme les épidémies, les corps semblent plus enclins à des formes d'expression collectives, parfois incontrôlables, comme ces danses frénétiques dans

l'espace public. Dans *Entrez dans la danse*, Jean Teulé revient sur la manie dansante qui a eu lieu à Strasbourg en 1518. Il établit un parallèle avec les rave parties d'aujourd'hui, s'interrogeant sur les échos qui existent entre ces formes de transe sociale d'hier et d'aujourd'hui. Selon lui, ces deux types d'ivresse pourraient bien être des expressions différentes d'un même besoin : celui d'expulser quelque chose hors du corps. Ce lien entre les danses sociales passées et actuelles a été au cœur de mon approche pour *Delirious Night*. Je me suis beaucoup intéressée à la manière dont la contagion du mouvement fonctionne aujourd'hui, et à la façon dont les groupes réagissent à des stimulations affectives ou à des invitations à danser. (...)

Peux-tu partager certaines références à partir desquelles vous avez travaillé ?

Dès le début, je savais que je voulais m'appuyer sur plusieurs épisodes historiques de manies dansantes et construire la pièce autour de ces récits. L'une des premières références que j'ai partagé à l'équipe est la « danse de Kolbeck » en 1021, une légende selon laquelle des individus auraient dansé jusqu'à la mort après avoir été maudits devant une église. Ce récit, en plus de son caractère mythique, évoque une forme de résistance à l'autorité institutionnelle dominante de l'époque : l'Église. Cela en fait un cas particulièrement intéressant à

étudier aujourd'hui, à un moment où les formes de pouvoir étatique ou économique sont devenues moins identifiables. Une autre référence a été Les bals des folles organisés à La Salpêtrière, à Paris, dans les années 1880. (...) Ils permettaient à des patientes qualifiées d'hystériques, souvent des femmes internées pour leur expressivité, leur sexualité jugée excessive ou leur non-conformisme, de participer à un bal pendant que la bourgeoisie parisienne était invitée à assister à la scène. (...) Nous avons aussi abordé d'autres cas, comme celui des convulsionnaires du cimetière Saint-Médard à Paris, où l'on croyait que la danse pouvait provoquer des guérisons miraculeuses. (...) La Tarentelle italienne a fait aussi partie de nos références : on pensait qu'elle permettait de neutraliser le venin d'une morsure d'araignée. Ce mythe n'a jamais été confirmé, mais je trouve très stimulant d'imaginer la danse à la fois comme poison (ou maladie) et comme remède. Apparemment, la personne mordue se mettait à danser, et le reste de la communauté l'accompagnait en jouant de la musique, contribuant ainsi à sa guérison, et peut-être aussi à celle du groupe. J'ai aussi intégré des cas plus marginaux ou insolites, comme celui de nonnes en Allemagne qui adoptaient des comportements animaux, ou encore l'épidémie de fous rires survenue en Tanzanie dans les années 60. Enfin, j'ai élargi la recherche à des formes de danses sociales actuelles : les raves illégales pendant les confinements, ou les actions de groupes comme Femen ou Pussy Riot, qui utilisent le corps dansant comme outil de protestation.

Le son occupe une place centrale dans *Delirious Night*. Tu collabores à nouveau avec Will Guthrie. Comment l'environnement sonore influence-t-il physiquement la danse ?

Avec Will, nous avons orienté notre recherche sonore autour de quatre actions essentielles : le tambour, la danse, les claquements de mains et le chant, des gestes que j'ai tirés de descriptions historiques des manies dansantes. La batterie de Will explore des états de transe, des structures rythmiques capables de provoquer des réponses énergétiques très différentes chez les danseuses et danseurs. Nous avons travaillé sur l'idée d'une danse impossible à interrompre, un mouvement continu porté par la batterie en direct, combinée à des éléments électroniques, créant une pulsation qui ne cesse de pousser. Nous avons imaginé cette énergie comme une prolongation contemporaine des trances chorégraphiques décrites dans les textes anciens. Et puis, quand les corps s'essouffent sur scène, ce sont les voix qui prennent le relais. Elles tentent de construire une polyphonie vocale, proche de la rumeur d'une foule en colère ou en lutte, une sorte de chant de résistance, traversé aussi par une forme de désespoir. Nous avons également exploré la voix comme un terrain polyphonique où le chaos rencontre une certaine forme d'organisation. Ce tissage vocal cherche à traduire les états de délire que l'on peut atteindre en se perdant dans la danse, comme cela a pu se produire au Moyen Âge, mais aussi comme cela peut se manifester aujourd'hui, dans des corps émotionnellement débordés.

Comment avez-vous imaginé l'espace de *Delirious Night* ?

Pour la scénographie, nous sommes inspirées avec Minna Tiikkainen des formes théâtrales du Moyen Âge, qui étaient jouées sur des charrettes mobiles, capables de se déplacer de place en place, de village en village. Cette idée de scène mobile, de théâtre éphémère, nous a conduites à travailler à partir d'échafaudage urbain, des structures faciles à monter, démonter et déplacer, qui rappellent justement ces charrettes médiévales. Ces structures évoquent aussi les installations temporaires qu'on retrouve dans des rassemblements aujourd'hui, dans les fêtes en plein air, les raves organisées dans des forêts ou des terrains vagues. Un autre élément important de notre dispositif est le mât de mai, symbole traditionnel de la danse collective. (...)

Tu as déjà eu recours plusieurs fois aux masques dans ton travail, pour explorer l'altérité ou la perte de repères. Quelle fonction jouent-ils dans *Delirious Night* ?

Cette création pousse plus loin les recherches que j'avais déjà engagées autour du masque. J'ai de nouveau travaillé avec la designer Jenny Defays, qui a imaginé de nouveaux masques tout en revisitant et modifiant des modèles qu'on avait déjà utilisés dans *Skatepark*. Ce qui m'intéresse dans le masque aujourd'hui, c'est sa multiplicité de sens. D'un côté, il évoque l'anonymat et les stratégies d'évitement de la surveillance, une manière de se rendre invisible dans un monde saturé par la reconnaissance faciale. De l'autre, il occupe une

place forte dans la culture urbaine, où des artistes l'utilisent pour détourner l'attention de leur identité personnelle et la concentrer sur le geste artistique. On le retrouve aussi dans les mouvements de protestation, où il protège et masque l'identité de celles et ceux qui prennent la parole ou occupent l'espace. Dans *Delirious Night*, nous envisageons également le masque comme une forme de critique de l'hyper-individualisme, une dynamique étroitement liée au capitalisme contemporain et à cette injonction constante à se mettre en scène, notamment sur les réseaux sociaux. Cacher son visage devient alors un geste libérateur et permet aux interprètes de se défaire de leur image, pour devenir partie prenante d'un corps collectif plus large. Il s'agit de déplacer le centre de gravité de l'individu vers le commun. Une grande partie de mon travail interroge justement les formes de la collectivité. Et avec *Delirious Night*, je cherche à expérimenter une forme de collectivité polyphonique, un espace où coexistent plusieurs voix, plusieurs strates, y compris des dissonances. Au-delà de ces enjeux conceptuels, porter un masque procure aussi une sensation de liberté. Il ouvre un espace d'expérimentation à l'intérieur même de la pièce, et permet d'accéder à des états d'excès, de vertige, de délire, des états qu'il est souvent difficile d'atteindre autrement.

**Propos recueillis par
Wilson Le Personnic
février 2026.**

Clôture du festival Conversations

DJ Set du collectif 112 VKRM

Sam. 28 mars à partir de 21h

Collectif angevin monté pour développer une dynamique collective et fédérer des DJ d'horizons différents, tout en visibilisant les femmes et les minorités de genre dans les musiques actuelles, 112 VKRM met le vacarme !

Big Alice et Micro Vegas vous proposeront un Bubbly Dancefloor pour la clôture du festival Conversations !

Dernier rendez-vous de la saison du Cndc

Génération Cndc

du jeudi 11 au dimanche 14 juin

Un temps fort danse pour (re)découvrir les jeunes artistes chorégraphiques issues de l'école supérieure du Cndc.

La programmation complète de ce temps fort sera dévoilée prochainement.

Une soirée au Quai

Bar et restauration

Au cœur du Forum, le bar du Quai propose boissons et petite restauration.

La librairie

En partenariat avec la librairie angevine Contact, une sélection de livres en lien avec la programmation vous est proposée dans le Forum du Quai.

Infos pratiques

contact@cndc.fr

02 44 01 22 66

www.cndc.fr

Instagram : @cndc_angers

Facebook : cndc.angers

Pour réserver vos places et adhésions, rendez-vous sur l'application du Quai, sur la billetterie en ligne lequai-angers.eu ou par téléphone au 02 41 22 20 20.

Partenaires



Le Cndc – Angers (Centre national de danse contemporaine) est une association Loi 1901 subventionnée par le Ministère de la Culture – DRAC des Pays de la Loire, la Ville d'Angers et le Département de Maine-et-Loire.